

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre II



Ville d'Avignon, France ~ 1342

Nous étions alors en Europe au XIVe siècle, et Avignon en était le cœur même.

Empire chrétien. Située sur les rives du Rhône, Avignon était la Babylone de l' Occident : la ville grouillait de marchands et de devins, d'ivrognes et d'artisans, de soldats et d'ambassadeurs, de femmes de mauvaise vie et de brigands. De hauts remparts encerclaient la ville, censés la protéger des invasions extérieures. Avec une telle densité de population à l'intérieur de ses murs, l'évacuation des eaux usées s'avérait une tâche colossale et une odeur nauséabonde planait sur la surpopulation comme un voile invisible mais bien réel.

Émergeant de cette mer de puanteur, le Palais des Papes dominait la région. Bâti sur un rocher rejeté par l'Empire romain, cet édifice imposant servait de pierre angulaire et de siège pontifical au Saint-Siège. Cet immense château gothique était le plus grand qui existait. C'était une forteresse massive, semblable à un dragon : des murs fortifiés de quatre mètres d'épaisseur, avec créneaux, tours et archères. de la formation s'étendait comme un double palais, doté de deux cours quadrangulaires. Dans ses ailes : des salles massives, dont les plus grandes et les plus importantes étaient le consistoire, le conclave,

Salles de banquet et trésor. Dans ses entrailles : une immense cave abritant des litres et des litres de vin provenant des vastes vignobles papaux et vieillis dans d'immenses fûts de bois. En son cœur : des foyers infernaux où circulaient des dizaines de milliers de miches de pain par jour, nourrissant les réserves babyloniennes d'Avignon. Le Palais des Papes était un monstre médiéval aux proportions grandioses – une véritable colosse.

Au sein du palais grouillaient les entrailles de la corruption, de la richesse, de l'iniquité institutionnalisée, du pouvoir et de l'autorité suprême, un tissu incessant de tensions et de contractions. Invariablement, les couloirs du château grouillaient de cardinaux et de fonctionnaires de la Curie, de gardes et d'écuyers pontificaux, de conseillers et de représentants de la loi, de concubines au regard soumis, de chevaliers et de leurs seigneurs, de dignitaires étrangers et de leurs escortes, parmi lesquels des parents distingués et des invités privés du Pontife.

Sous le pontificat de Benoît XII, vingt-quatre cardinaux siégeaient au Collège des cardinaux. Parmi eux, le cardinal Blasi, véritable loup ardent, était détesté par la plupart des cardinaux influents. Jean-François Blasi, l'un des plus jeunes, était un homme à la santé robuste, grand et blond. Son trait le plus frappant, et troublant, résidait dans son regard : un œil brun clair et un œil laiteux et aveugle, digne d'un regard diabolique. Seuls quelques cardinaux toléraient sa compagnie en dehors des engagements officiels. Pourtant, quelques-uns suffisaient à Blasi : les cardinaux ayant suffisamment d'influence au sein du cercle restreint pour servir ses desseins. Il s'agissait pour la plupart de cardinaux de haut rang, également en fonction au palais papal.

À Avignon, il était d'usage que les cardinaux de haut rang soient chargés de la supervision de différentes ailes, salles, chapelles et jardins du palais. Pendant des années, Blasi fut responsable de la Grande Cave. Ce vaste espace souterrain, creusé en 1337, s'étendait sur toute la longueur de l'aile abritant la salle du conclave.

Cette immense cave souterraine abritait des centaines de fûts de grands crus, parmi les plus fins d'Europe, en cours de vieillissement. Blasi était responsable de la quasi-totalité de la production, de la vigne à la mise en fût, en passant par le stockage et la conservation des vins. Poste généralement considéré comme très important, la gestion de la cave contribuait largement aux revenus annuels de la papauté.

Ainsi, concernant le palais, la plupart considéraient Blasi comme le « cardinal des vins ». De plus, tout connaisseur savait que se lier d'amitié avec Blasi, c'était se lier d'amitié avec la Grande Cave. Le cardinal Raulin Toussain, homme nerveux et robuste, surveillant le garde-manger du palais et Boteillerie (l'entrepôt de bouteilles), et le cardinal Lilo Julin, très obèse mais délicat,

Le maître des cuisines et de la salle des banquets étaient deux hommes qui se considéraient comme des épicuriens et qui avaient pris soin de cultiver l'amitié du cardinal des vins. Blasi savait parfaitement pourquoi ces deux-là le courtoisaient, mais il y avait néanmoins parmi eux... À tout le moins, une camaraderie évidente.

Contrairement au Collège des cardinaux, beaucoup plus important, le Conseil des Apocryphes ne comptait que trois cardinaux : Hadour Xavier, doyen ; Avit Basiliste, le plus âgé et le plus fragile ; et Edmard Lean, le plus jeune et le plus récemment nommé. Le service du cardinal Xavier prit fin avec la découverte de son corps nu et décapité. Un jeune paysan découvrit sa dépouille dans un fourré, au bord d'une route à l'ouest d' Avignon. Éparpillés dans les broussailles alentour gisaient les restes de ses gardes, leurs corps également profanés. Son meurtre demeura une énigme. Avant même que les rumeurs de ces meurtres ne s'estompent, le pape Benoît XVI mourut à son tour. Bien que plusieurs cardinaux aient insisté sur le fait que Benoît XVI avait été empoisonné et que cette série de meurtres s'inscrivait dans un complot politique plus vaste, ces spéculations ne furent jamais étayées. Blasi, proche des vins pontificaux – et tyran de surcroît –, était soupçonné par beaucoup d'être l'auteur de l'empoisonnement, mais aucun n'osa jamais le confronter à son tempérament fougueux.

Moins de deux semaines après les funérailles nationales de Benoît XVI , le conclave, dominé par les Français, élit en toute hâte un autre Français, Pierre Roger de Beaufort, cinquième dans l' ordre de succession au trône pontifical d'Avignon. De Beaufort fut baptisé Clément VI. La plupart des dignitaires habituels étaient présents pour l'élection : les cardinaux du Collège et du Concile, le secrétaire général, le vicaire général et vice-régent, les principaux dignitaires pontificaux du royaume de Naples, les évêques les plus éminents et toute la clique des cardinaux. Une assemblée était requise. Un envoyé de Philippe VI de Valois, roi de France, était notamment absent, étant arrivé trop tard pour assister à la cérémonie.

Le pouvoir de cette élection reposait ouvertement sur le Collège des cardinaux. Cependant, rares étaient ceux qui savaient que le véritable pouvoir de persuasion pontificale était entre les mains d' un petit nombre d'individus : le Concile des Apocryphes. Au fil des siècles, le Collège des cardinaux avait fait évoluer son rôle pour devenir un organe électif de l'Église, servant désormais le Saint-Esprit. À l'instar de tout organe parlementaire qui sert son organisation générale, le Concile des Apocryphes était, en revanche, un petit corps papal, voilé et volontairement non consigné par écrit, exerçant une autorité qui rivalisait aisément avec celle du Collège des cardinaux. Les livres apocryphes ne subissaient aucune domination, si ce n'est celle de Dieu, et n'étaient responsables que devant son représentant choisi sur terre : le Saint-Père et Pape.

Les Apocryphes étaient composés de deux niveaux distincts : le Conseil supérieur et le Conseil inférieur.

Le Conseil supérieur était composé du pape et des cardinaux qu'il nommait, lesquels supervisaient les abbés et les moines du Conseil inférieur. Depuis sa création, le nombre de ses membres a varié entre soixante et soixante-six, chacun étant nommé par le Conseil supérieur. Les nominations au Conseil étaient à vie ; de nouveaux membres n'entraient en fonction qu'au décès d'un membre en poste. Deux des trois cardinaux fondateurs du Conseil supérieur, Basiliste et Léon, résidaient à Avignon. dans une villa appelée Château Rouge. Cependant, les membres du Conseil inférieur étaient répartis équitablement entre deux monastères isolés et de taille égale, situés dans l'arrière-pays français et italien. Il s'agissait de l'abbaye des Gardiens , située dans les collines de la province d'Auvergne, en France, et du monastère du Canello , situé dans les montagnes reculées de la province d'Ombrie, en Italie.

L'abbaye de Gardiens, relevant du Conseil inférieur, était placée sous l'autorité de son abbé résident, Vonig, tandis que le monastère de Canello, en Italie, était placé sous l'autorité de son abbé résident, Domingus. Les deux abbés du Conseil inférieur ne rendaient compte qu'aux cardinaux du Conseil supérieur, qui, à leur tour, rendaient compte en secret et exclusivement au pape. Ces monastères isolés se considéraient comme bénédictins, mais n'étaient pas gouvernés selon la règle monastique bénédictine. Ils avaient développé un ordre qui leur était propre, qui n'était ni bénédictin, ni franciscain, ni cistercien. Pendant des siècles, ces monastères Elle demeura détachée de la règle monastique et passa sous le contrôle exclusif du Concile des Apocryphes. Le Concile et ses deux monastères, avec son cercle estimé, Parmi les serviteurs, Lucifael était en apparence une sorte de « saint esprit » qui veillait sur les secrets les plus inviolables du cabinet papal. Cependant, rares étaient les secrets qui échappaient à Lucifael, notamment ceux du Conseil.

Ainsi, tandis que Lucifaël ravageait l'Asie de son souffle mortel, elle s'occupait tout autant de l'Europe, trompant deux de ses nations. Par le mariage, la France et l'Angleterre croisèrent leurs lignées royales. En bref, un roi mourut et l'Angleterre revendiqua légitimement la France – le diable se cachait dans les détails. Néanmoins, les royaumes enchevêtrés se trouvèrent dans une impasse et le glas sonna. C'est ainsi que débuta la guerre de Cent Ans. La toute première de ces batailles, celle qui allait se révéler la plus horrible de l'histoire, se déroula sur le sol français et serait à jamais connue sous le nom de sanglante bataille de Crécy. Nombreux furent ceux qui furent témoins des horreurs qui se déroulèrent en cette chaude après-midi d'août.

Crécy-en-Ponthieu ~ Nord de la France ~ Août 1346

Il ne restait que des vestiges de l'orage. Le tonnerre grondait vers l'ouest, et la foudre

Le ciel s'étendait vers les collines lointaines. Un corbeau noir lumineux se posa parmi les branches tordues par le vent d'un chêne étalé, dérangeant quelques feuilles battues. Ses pupilles noires se dilataient et se contractaient, froides et mécaniques, comme si une machine contrôlait son œil d'encre. Le corbeau hocha la tête et croassa deux fois, puis une troisième, face au nuage d'orage qui s'éloignait. Au pied du chêne perché, une colonne de soldats français pataugeait sur un chemin boueux et orniéré.

Les Français — pour la plupart des paysans dont les mains étaient plus habituées à manier la hache et la fourche qu'à manier l'épée — marchaient vers la guerre à travers les collines détrempees du nord de la France. Leur roi, Philippe VI, fraîchement couronné, avait déclaré à ce « chien » anglais, Édouard III, que la France ne partagerait jamais le trône avec l'Angleterre, ni avec personne d'autre d'ailleurs. La France, décréta Philippe, était souveraine, et son trône lui appartenait exclusivement. Réagissant à la prétention cavalière de Philippe par un accès de rage, et dès lors déterminé à le destituer, Édouard se fraya un chemin à travers la France, incendiant des villages entiers sur son passage. Il était résolu à infliger suffisamment de dégâts pour provoquer la chute de Philippe avec ses propres troupes. Lorsque Philippe apprit l'attaque audacieuse d'Édouard, il rassembla de nombreux seigneurs français pour marcher contre l'envahisseur.

L'appel aux armes de Philippe était si pressant qu'Édouard, confronté à l'immense armée française dans la plaine au-dessus de Crécy-en-Ponthieu, refusa le combat et s'enfuit vers le nord, en direction de Calais. Les Français, confiants, s'attendaient à une victoire rapide. Les forces de Philippe étaient énormes, composées des armées de nombreux seigneurs ; même si elles étaient principalement constituées de paysans, elles comptaient plus de trente-cinq mille hommes et étaient plus nombreuses que les Anglais. Trois hommes contre un. Les seigneurs français et leurs chevaliers se distinguaient cependant aisément de la foule de paysans et de commerçants : bien montés, portant des bannières et revêtus d'armures lourdes, ils affichaient la fierté des nobles et la détermination farouche caractéristique des soldats aguerris.

De longues épées, des masses d'armes et des boucliers s'entrechoquaient contre les montures cuirassées ; des rangs de piques se balançaient parmi les colonnes ordonnées de fantassins ; des chariots d'arbalétriers avançaient péniblement sur un terrain accidenté. Mille selles grinçaient ; mille chevaux soufflaient et piaffaient. Les ordres criés étaient relayés d'un rang à l'autre tandis que des groupes d'hommes chantaient des chants de la guerre. Les champs et les récoltes qu'ils avaient laissés derrière eux. Dans l'air humide d'août, les bruits de la guerre résonnaient comme un requiem pour ces hommes qui marchaient d'un pas lourd vers leur destin. Bien que les soldats fussent téméraires — présument d'une victoire rapide et décisive et de la capture de nombreux prisonniers anglais —, une inquiétude sourde les rongait, semblable à celle de porcs craintifs la veille d'un massacre. Cet état d'esprit partagé trahissait une nervosité palpable, engendrant davantage une prémonition diffuse qu'une estimation concrète — une conscience obscure mais profondément troublante, qui vous transperçait jusqu'aux os — un sentiment de catastrophe imminente.

Même les destriers de guerre en discernèrent la moelle même ; cependant, le même corbeau noir lumineux, perché bien au-dessus du champ de bataille dans le chêne noueux, le perçut mieux que quiconque. Tout cela... c'était la présence invisible du Diable en personne et, à ses côtés, un autre ange prêt à intervenir : la Mort.

Au milieu de la colonne de soldats, deux chevaliers lourdement armés, montés sur des destriers caparaçonnés, avançaient côte à côte. Par-dessus leurs cuirasses pendaient des gilets sans manches brodés d'emblèmes identiques. Les mêmes insignes ornaient leurs couvertures de selle et leurs boucliers. Les chevaliers chevauchaient sous la bannière du seigneur Amelet de Laon. Ils étaient frères. **séparés par six ans, portant les armoiries et le nom distingué de Blasi.**

Jean-Jacques et Jean-René étaient les plus jeunes des trois frères Blasi ; l'aîné était Jean-François.

Contrairement à Jean-Jacques, homme exubérant, Jean-René vivait avec son épouse, Alsaë Blasi, et son fils unique, Michel Blasi, dans un château du prestigieux domaine Blasi, situé aux abords nord de Reims. Outre le domaine, Jean-François résidait au Château Rouge, un grand château papal à Avignon. Il partageait ce château à deux étages avec plusieurs autres dignitaires pontificaux, leurs appartements luxueux étant réunis sous un même toit.

Jacques croqua la dernière chair d'une pomme et la lança sur le casque de son frère . Le trognon heurta la visière relevée de René et la referma brutalement. René la releva d'un geste vif, dévoilant un front renfrogné, tout en gardant un regard fixe. Jacques rit et se pencha en avant sur sa monture pour mieux observer l'expression obstinée de son frère .

« Allons, René, dit le jeune homme en souriant. Le rire remonte le moral avant la bataille. Je ne suis pas le roi Édouard, Le Petit ! » Jacques sortit une pomme fraîche d'une bourse accrochée à son côté.

René répondit froidement : « Les hommes ne sont pas prêts à charger. Ils sont épuisés par la marche. »

« Je vais faire fuir les Anglais à la mer ! » proclama Jacques en brandissant sa pomme. « Je vais fourrer une pomme dans la bouche d'Édouard et le renvoyer par-dessus bord. Et puisque je suis ton bon frère, René, je te capturerai un écuyer anglais », ajouta-t-il en riant avant de croquer dans la pomme.

« Ils devront se positionner en défense et se préparer à la charge », a déclaré René .

« Ils seront fatigués comme des petites filles », rétorqua son frère. « Ils ont vu des jours de bataille. » Ils déposeront les armes en signe de reddition à la vue de notre nombre.

« Ils ne se rendront pas. Édouard et son Prince Noir sont avec eux. Ils les défendront jusqu'à la mort — tu parles follement. »

« Ils sont fatigués », insista le plus jeune. « Ils se rendront. C'est toi l'imbécile, René. Je rappellerai à l'imbécile qui il est après la bataille, s'il y en a un. »

« Tu as des ordres, Jacques. Tu les exécuteras, comme moi, le maréchal de Sa Majesté, l'ai ordonné : que chaque bannière soit mise au repos jusqu'à ce que les hommes soient reposés après une journée de marche. »

« Regarde autour de toi, René. Regarde dans leurs yeux, dans leur esprit ! Ils ne connaîtront aucun répit. Ils sont enragés. Ils attaqueront, même contre les ordres », répondit Jacques.

« Nombre de ces hommes n'ont jamais connu le combat comme nous », lui rappela René. « Et nous sommes liés par des ordres – à Lord Amelet, dont la bannière flotte pour Sa Majesté », cracha René. « Nous avons l'ordre de nous reposer. Nous ne devons pas attaquer Edward avant d'en avoir reçu l'ordre. »

Les deux hommes observèrent l'armée qui avançait lentement, et un court silence s'installa entre eux. La colonne semblait s'étendre à l'infini sur le terrain accidenté, devant et au-delà d'eux. Jacques se tourna vers René, le visage déformé par le dégoût, et dit à son frère : « Si ces hommes simples donnent leur vie pour les Anglais, la plupart sans bouclier ni armure, alors je chevaucherai et les défendrai. Fidèle à la France, ainsi en sera tout chevalier. Nous servons la France ; ces hommes sont la France, et je les défendrai ! »

« Permettez-moi de vous rappeler, cher frère, que vous avez prêté serment, sous peine de mort en cas de violation. Et vous pourriez à jamais dépouiller la Maison de Blasi de tout honneur. Ce jour marquera profondément chaque Blasi, pour le meilleur ou pour le pire. »

Jacques fixait droit devant lui comme s'il n'avait pas entendu René.

« Alors, va te faire foutre, Jacques ! » grogna René en abaissant brusquement sa protection faciale.

Finalement, Jacques demanda : « Voulez-vous aussi faire le trajet avec la France ? »

René releva sa visière et répondit : « Tu as perdu tout équilibre, Jacques. »

Jacques fit la grimace et répéta la question. « Voulez-vous ? »

« Vous n'êtes pas un chevalier, plutôt un fou de pacotille. »

« Alors, vous le ferez ? »

« Je ne confesserai pas à Jean-François que je n'étais pas aux côtés de son frère insensé au combat. »

« Oui », dit Jacques. « C'est comme il l'a dit : la croix nous accompagne tous les deux, ou n'accompagne aucun des deux. »

« C'est bien vrai », soupira René. Il se tourna vers Jacques et le réprimanda. « Tu ne me laisses guère le choix. Tu y prends plaisir, n'est-ce pas ? » Le froncement de sourcils de René s'estompa et un sourire sec s'y dessina. « Je dois partir avec toi, Le Bouffon de France. Qu'il en soit ainsi. »

Jacques laissa échapper un petit rire et se pencha vers son frère. « Regarde autour de toi. Je connais le cœur des hommes, René, comme toi. Ces hommes ne s'arrêteront pas tant qu'ils n'auront pas jeté Le Petit à la mer. La victoire est déjà à nous. Bientôt, nous aurons la tête d'Édouard et son trône. Montre-nous notre... »

La croix du frère cardinal , afin que nous puissions charger à la victoire.

René, jetant la pomme de côté et ôtant son casque, sortit de sous sa cuirasse une fine chaîne en or. Elle soutenait le poids considérable d'un crucifix incrusté de pierres précieuses ayant appartenu à son frère aîné, Jean-François Blasi, et béni depuis par le pape Benoît XII en personne. François avait insisté pour que René et Jacques le portent à chaque bataille. Le moment venu, c'était au tour de René de porter la croix de Blasi. C'était une des raisons qui l'avaient poussé à rejoindre son frère. Si Jacques chargeait : il ne laisserait pas son frère affronter la mort seul, sans la croix. Il ne laisserait pas non plus l'armée française livrer bataille seule, aussi follement unie fût-elle. Il était également dévoué à ses compatriotes et à son frère, quoique différemment ; il défendrait les deux, il honorerait les deux. René se pencha par-dessus bord de son destrier et tendit la croix à Jacques. Jacques baisa le métal froid, inclinant légèrement la tête en signe de respect. Un coup de tonnerre retentit dans la campagne. Jacques rit et l'accueillit comme un bon présage. Au-dessus d'eux, dans les branches d'un chêne trapu, le Un corbeau lumineux, les plumes frémissantes, s'élança de son perchoir vers l' horizon nord-ouest, en direction des armées anglaises.

« Au nom du Très-Haut Seigneur et de saint Denis », murmura Jacques d'un ton glacial. René se redressa sur sa monture et répéta la même invocation. Il remit le crucifix sur sa poitrine et enfila son casque.

Des soldats à cheval dévalèrent la colonne des armées en criant : « Préparez-vous ! Préparez vos... »
« Des armes ! » La colonne se jeta en avant.

L'armée de Philippe avait rattrapé Édouard, qui n'avait désormais d'autre choix que de se retourner et de combattre. Le roi d'Angleterre avait déployé ses cavaliers et ses piquiers sur une large colline près du village de Crécy, avec des archers en première ligne et en réserve, et des yeomen attendant près de leurs chevaux à l'arrière. Édouard commandait ses troupes depuis un moulin à vent occupé, au sommet de la colline.

En un instant, filant vers le nord-est, le corbeau agité et en plein vol survola une étendue de terre labourée et plongea dans un fourré isolé, dissimulé par une mince crête. L'oiseau, à l'allure lumineuse, illuminait fortement les chardons et les ifs, et son cri rauque surprit un jeune archer anglais qui se soulageait à l'abri. « Un mauvais présage par un mauvais jour » , murmura l'archer en fixant le corbeau – et il sembla que l'oiseau le voyait, le transperçait du regard, et son regard étrange lui transperça l' âme. Il s'effondra à genoux, se tenant la tête comme pour l'empêcher d' exploser. Il haleta et gémit, s'écroulant au sol avant de mourir.

Elle poussa des cris stridents et s'agita frénétiquement avant de tomber elle aussi, s'écrasant dans les sous-bois dans un tourbillon de plumes.

L'archer mort ouvrit brusquement les yeux. Il se releva et scruta les alentours. Le blanc de ses yeux était effacé, luisant et noir comme des plumes de corbeau. Il récupéra un arc long, appuyé contre un tronc d'arbre, et, un carquois plein de flèches en bandoulière, il quitta le bosquet plus rempli qu'il n'y était entré. Même la vessie vide, son cœur débordait, débordant du mal noir qui bouillonnait dans sa poitrine immobile. Il perça le fourré et tomba sur une formation rigide de près de mille archers flanquant cinq cents hommes d'armes. La formation se tenait au sommet d'une pointe dominant une vallée peu profonde à l'est.

À l'ouest, des milliers d'autres soldats attendaient, disposés en deux carrés parfaits. L'archer prit sa place dans les rangs.

Comme Jacques Blasi l'avait prédit, l'armée française se jeta dans la mêlée avec une témérité inouïe avant que ses commandants ne puissent la contenir. Dans la vallée, une masse désorganisée d'hommes d'armes, de lanciers, d'arbalétriers génois et de chevaliers français à cheval, hurlant à pleins poumons, se précipita vers la crête occupée par les Anglais. La mêlée était totalement chaotique ; les hommes, pris d'une soif de sang incontrôlable, se jetaient les uns sur les autres, certains allant même jusqu'à s'empaler. eux-mêmes se sont blessés aux épées de leurs propres mains maladroites.

Du côté anglais de la colline, le soldat à l'âme vidée passa entre de longues rangées d'archers qui tenaient leurs arcs longs hauts et tendus.

« Calmez-vous ! Tenez bon ! » tonna une voix autoritaire.

Les archers vivants, voyant la noirceur de ses yeux, se retirèrent en masse, leurs rangs se séparant comme la mer Rouge qui s'ouvre.

Abattus, les hommes se chuchotèrent entre eux : « Écartez-vous ! Il est possédé par le diable ! » Personne ne bougea pour l'arrêter lorsqu'il se retourna entre les rangs et descendit la crête, laissant les Anglais et leur position derrière lui.

« Archer ! Retourne à ton poste ! » Un ordre tonitruant retentit derrière les rangs. La voix était celle de Lord Clifford, sûre de son autorité, mais l'archer poursuivit sa lente et assurée descente de la colline. Derrière la formation anglaise, le ciel gris... Le soleil se leva et perça les nuages. Le soleil étant dans le dos des Anglais, les forces françaises qui approchaient furent aveuglées.

Du haut de son poste parmi ses propres archers, le comte de Warwick et d'Oxford appela, « Lord Clifford, rendez votre archer ! Seigneurs, maintenez vos hommes en position ! »

L'Archer-Diable sortit une flèche de son carquois et, sans ralentir le pas, la banda profondément dans son arc long. Ses yeux noirs étaient fixés sur deux points lumineux au fond de la vallée.

« Archer ! Revenez ou vous serez abattu par derrière », ordonna Lord Clifford. L'archer continua sa descente de la crête, sa silhouette sombre se détachant étrangement sur le chaos de la foule. Les Français avançaient. Clifford fit avancer son destrier, suivi de son porte-étendard. Il s'arrêta près d'un des archers, grognant des ordres pour qu'il abatte le guerrier isolé là où il se trouvait.

« Par derrière, mon seigneur ? » demanda l'archer, mal à l'aise.

« Je vous ordonne d'avancer et d'abattre cet homme ! Faites-le maintenant, archer », siffla Clifford en désignant furieusement la silhouette qui s'éloignait.

« En effet, monseigneur. » L'archer s'inclina et se mit en position dégagée. Il banda son arc, prit la mesure du vent et décocha sa flèche à pointe creuse le long de la crête. Le fût vola droit et rapide, transperçant le dos de l'homme sans âme et ressortant du centre de sa poitrine. L'archer empalé marqua une pause, puis se retourna pour faire face à la crête. Les soldats anglais ne virent qu'une forme floue lorsque le mort se retourna pour leur faire face – peut-être comme pour les saluer. Personne ne vit la flèche partir de son arc et remonter la crête – personne. Ils virent la flèche transpercer l'œil du jeune archer de Lord Clifford. Ce n'est que lorsque l'archer s'écroula au sol qu'ils aperçurent la flèche à la plume noire qui lui transperçait le crâne. L'Archer-Diable se retourna et poursuivit sa route à travers le champ de bataille, droit dans la gueule béante de la charge française.

« Laissez-le tranquille ! » cracha Clifford en fixant le mort-vivant. « Archers, trouvez vos cibles ! Soyez prêts à mon signal ! »

Pourtant, tous les regards étaient rivés sur la créature qui continuait d'avancer imperturbablement vers l'ennemi français, sans se soucier de la flèche plantée dans son torse.

Le coup de canon d'un canon anglais primitif résonna à travers le champ tandis que la première grêle de flèches s'abattait. Une pluie de flèches s'abattit sur les Français qui chargeaient. Hommes et chevaux tombèrent sous le déluge de flèches, semant la consternation chez les Français. Les fûts de ces flèches étaient munis de pointes de type « bodkin », une nouveauté sur le champ de bataille. Ces pointes, longues et lourdes, étaient en fer et capables de transpercer les armures. Les arcs longs anglais, sculptés dans du bois d'if dense et équipés de cordes en chanvre résistant, nécessitaient une force de traction d'au moins cent livres et propulsaient cette nouvelle flèche dévastatrice avec une force incroyable. L'armure des chevaliers français ne leur offrait qu'une protection minimale.

Voyant ses hommes en déroute et tombant à la hâte, Philippe leur ordonna de rebrousser chemin et de se regrouper. Ils ignorèrent l'ordre, le dépassant en courant et traversant la vallée comme des fous. Les arbalétriers génois se retrouvèrent sous une pluie de flèches d'arcs longs.

Loin des Anglais, ils jetèrent leurs arcs et s'enfuirent. À cette vue, le frère de Philippe, le comte d'Alençon, ordonna de les tuer. C'est ainsi que, ce jour-là, plus de Génois tombèrent au combat sous les balles de leurs camarades français que sous celles des Anglais envahisseurs.
armée.

L'archer sans âme errait seul sur le champ de bataille tumultueux. Hommes et montures obéissaient à la La terreur instinctive que ces yeux noirs inspiraient était telle que nul n'osait s'approcher de l'archer qui se déplaçait avec une indifférence apparente à la flèche qui le transperçait. Il tira une autre flèche de son carquois, l'arma et la décocha d'un geste sûr. Près de trois cents mètres plus loin, le carreau s'enfonça dans le sol entre les pattes avant du destrier de Jean-Jacques Blasi . Deux carreaux d'arbalète génois atteignirent leur cible dans les côtes de l'archer mort et un troisième lui transperça la cuisse. Pourtant, son regard noir ne quittait pas sa cible, et les flèches ne l'arrêtèrent pas, ni même ne ralentirent sa main. Une autre flèche quitta son arc avant même que la première ne soit immobile. Celle-ci ne manqua pas sa cible. Elle s'enfonça dans le col de l'armure de Jacques et lui perfora le poumon gauche.

Alors qu'il tombait de sa monture, un autre carreau siffla du ciel ; à côté de lui, René entendit un craquement désolant lorsque sa propre monture s'effondra sous lui. Une flèche à empennage noir dépassait entre les yeux de l'animal. Mais l'archer mort n'était pas immortel. Alors même qu'il décochait une autre flèche, un carreau d'arbalète lui transperça la gorge et il s'écroula finalement au sol. René se releva d' un bond et courut vers son frère. Des soldats passèrent en hurlant, leur charge folle ne faiblissant pas.

René souleva la visière de Jacques , lui releva la tête et la prit dans le creux de son bras. Ses yeux s'emplirent de larmes ; il savait que Jacques ne quitterait pas cette vallée.
vivant.

« Non, René, dit Jacques, le visage tirailé entre un sourire forcé et une douleur palpable. Je suis tombé avec honneur. » Il toussa, le sang bouillonnant dans son souffle. « Je souhaite ... embrasser notre croix une dernière fois. »

René arracha son casque, releva le menton et tira sur la chaîne qui lui couvrait le cou, faisant tomber le crucifix de sa cuirasse. Il le tâtonna, portant la croix jusqu'à sa mort. Les lèvres de son frère . Jacques les embrassa et il sourit.

« René, quand tu auras tué Édouard, demande au grand Jean-François de France de prier pour moi. »
«Jure-le», murmura- t-il.

« Sur mon honneur, Jacques. Et je prierai également pour vous, jusqu'à mon dernier souffle. »
René répondit par un rire et une pluie de larmes. C'était une plaisanterie récurrente entre les frères — le surnom ridicule dont ils se moquaient, ainsi que leur frère « trop sérieux ».
Frère aîné : François de France. Tandis que René repoussait la croix sous sa cuirasse, son frère soupira et mourut dans ses bras.

De l'autre côté de la vallée, l'Archer-Diable s'agita. Son œuvre n'était pas encore achevée. Un épais fût d'arbalète, fiché dans sa cuisse, se brisa dans un craquement sinistre tandis qu'il roulait sur le côté et se relevait à genoux. Une grêle de flèches cribla son armure légère, mais son sang ne coula pas ; il banda une flèche et la décocha. René leva le visage vers le ciel, hurlant de douleur et de défi, tandis que la mort s'abattait sur lui sur des ailes noires. La flèche de l'enfer s'abattit sur la terre comme une âme damnée. Elle transperça le palais de René, lui transperçant le cerveau et lui fendant le crâne. Il ne cria plus. Son corps s'effondra sur celui de son frère mort, le visage déformé par l'horreur et ensanglanté. Ses yeux exorbités ne virent pas la flèche génoise qui transperça le crâne du maudit archer. L'archer tomba et ne bougea plus.

Les Anglais comptaient environ douze mille hommes, dont plus de la moitié étaient des archers. Les hommes d'armes se tenaient en position centrale, de part et d'autre de deux ailes d'archers, formant un V précis d'environ mille huit cents mètres de long. Les Français, quant à eux, étaient trente-six mille. Vague après vague – quinze au total –, des chevaliers chargeaient dans l'entonnoir anglais de flèches, pour s'entasser sur leurs morts et ceux qui agonisaient devant eux. Entre les arbalétriers génois en fuite, aveuglés par le soleil, et les cris de folie des paysans inexpérimentés qui rôdaient sur le champ de bataille, les Français commencèrent à s'effondrer. Le champ de bataille était plongé dans un chaos indescriptible. Il était criblé de flèches anglaises qui se détachaient parmi les corps des hommes et des animaux abattus, telles des tiges d'orge raides. En l'espace de dix heures à peine, près d'un demi-million de flèches anglaises s'étaient abattues de la crête et plus de six mille Français et Génois avaient péri. C'était assurément une danse diabolique, une valse infernale.

L'heure des sorcières sonnait lorsque Philippe, blessé, battit en retraite. Il n'eut d'autre choix que d'abandonner ses blessés sur place. Deux rois, alliés de Philippe, étaient tombés dans l'horrible massacre ; l'un d'eux était le roi Jean de Bohême, aveugle. Philippe n'avait d'autre recours que la retraite. Pourtant, Édouard ne fit aucun prisonnier. À minuit, son fils, le Prince Noir de Galles, se déplaça sous le couvert de la nuit et, armés de longs couteaux, ses hommes égorgèrent les blessés. Au total, six mille six cents Français et quelques centaines d'Anglais périrent dans la bataille. Ce fut une bataille dans laquelle Lucifael fut impliquée dès le début. Tout le mérite lui revenait ; les deux rois, Édouard et Philippe, n'étaient que des pions dans son jeu bien plus vaste. Elle était la reine régnante et, sans le savoir, deux rois insensés jouaient comme des bouffons devant elle.

Après la bataille, Philippe céda. Grâce à l'intervention de deux cardinaux d'Avignon, une trêve entre la France et l'Angleterre fut rapidement conclue. Édouard conserva l'occupation de Calais et Philippe devint fou de rage. Les Anglais avaient ôté tout esprit chevaleresque à la France.

Les règles du combat. Combat au corps à corps, affrontement direct – une bataille opposant un seul adversaire. L'habileté, la force et le courage de l'homme face à l'autre avaient été remplacés par une simple attaque à distance, consistant à transpercer l'ennemi par derrière. L'arc long anglais était un affront pour la chevalerie. Bien que les chevaliers français le méprisassent, le qualifiant de lâcheté absolue, le combat à distance s'avéra redoutablement efficace pour les armées plus petites, comme celle d'Édouard. Et grâce à l'intervention de Lucifael, l'art de la guerre avait changé et le crépuscule était tombé sur les jours de gloire de la chevalerie.

Désespéré, Philippe songea à solliciter l'aide du Saint-Siège et de ses nombreux prêtres instruits. Cependant, il leur fallait plus que des prières. Il lui fallait des fonds et une riposte efficace à la nouvelle arme anglaise : l'arc long à tir rapide et sa flèche à pointe creuse perforante. Il lui fallait de nouvelles stratégies pour contrer les tactiques déloyales employées par les Anglais. Il recherchait cette arme décisive et cette contre-stratégie infaillible qui pourraient chasser Édouard de Calais et le renvoyer au-delà de la Manche. Néanmoins, Lucifaël s'attaquait à tous les trônes, avide et amère, telle une reine des reines lésée mais toujours maîtresse en apparence. Le trône du Saint-Siège et le palais papal d'Avignon n'étaient pas à l'abri. Le pape, le collège des cardinaux et les cardinaux apocryphes étaient tous des proies égales dans son jeu. Et parmi eux tous, elle tissait sa toile.

Château Rouge ~ Ville d'Avignon ~ Avril 1347

Le Château Rouge d'Avignon servait de résidence gardée à plusieurs cardinaux du Collège. Un garde posté à l'entrée arrière du château changea de pied : une douleur lancinante lui transperçait le talon gauche. Il fouilla sa botte, mais n'y trouva ni clou, ni écharde, ni épine. Pourtant, il la sentit de nouveau : une piqûre comme un minuscule poignard qui lui transperçait le talon. Elle ne lui laissait aucun répit. Il scruta les alentours déserts. Pas une âme qui vive à cette heure tardive. Jetant un regard furtif vers l'entrée voûtée de son poste, le garde se glissa dans les buissons qui bordaient les épais murs de pierre du château. Il tapota ses poches avec espoir et sourit en trouvant une feuille de papier pliée dans la poche de son gilet. Appuyé contre le mur, il défit ses lacets et glissa le papier à l'intérieur de sa botte. Il était en train de refaire ses lacets lorsqu'une longue ombre encapuchonnée se projeta sur lui. Pris de panique, il se redressa précipitamment et faillit tomber.

« Garde. Vous n'êtes pas à votre poste », dit doucement le prêtre. « Pourquoi ? »

Le garde s'avança vers l'arche, l'air chagriné, tandis que la silhouette dans l'ombre se déplaçait également pour lui barrer le passage. « J'ai entendu un bruit, mon frère », balbutia-t-il. « Ce n'étaient que des coqs qui se perchaient. »
le buisson.

« Ah, des coqs perchés. Je vois. » À la lumière du jour, le soldat voyait le prêtre comme grand et plutôt

Costaud, avec une épaisse chevelure noire. Il semblait pourtant fixer les pavés du regard lorsque son Des yeux sombres, perçants comme des poignards, scrutèrent le visage du garde. « Tu cours après des coqs qui gloussent avec une botte délacée ? »

« Je ne l'avais pas remarqué, frère. »

« Ah, je vois. Vous n'aviez pas remarqué les lacets défaits. » Cette voix douce était une étrange contradiction. **à ces yeux étincelants, le garde se crispa. « Montrez-moi vos ordres, garde. »**

À cet instant précis.

Pris au dépourvu — il se demandait quand ce prêtre inquiétant le laisserait enfin à son devoir —, le soldat se pencha à contrecœur et retira sa botte. Il sortit son bandage de fortune et le tendit au prêtre.

« Dans votre botte délacée ? Ah. » Le prêtre déplia le papier et se plaça sous la lampe torche pour le lire. « Pourquoi vos ordres sont-ils dans votre botte, garde ? »

Le garde avoua tout. Le prêtre eut un sourire narquois et, rendant les ordres pliés, dit : « Alors... » Il semblerait que vos ordres soient meilleurs lorsqu'on les piétine. Devons-nous garder cette confession pour nous ?

« Si vous le voulez bien, frère. Et comment puis-je vous aider, frère... euh... » Le garde cherchait le nom du prêtre .

« Sevalle – l'archevêque Lou Sevalle – ici en visite personnelle auprès du cardinal Jean- François Blasi. »

« Je vais appeler le maître d'armes. Il pourra organiser une escorte. » Le garde commença à se détourner, mais le prêtre lui saisit l'épaule d'une poigne douloureuse.

« Je vois, d'après vos ordres, que vous êtes nouveau à ce poste », murmura le grand prêtre. « Je suppose que vous ne souhaitez pas vous salir ? Je n'ai pas besoin d'escorte ; je suis venu ici à maintes reprises. Je me débrouillerai. »

Le soldat, qui était en effet une recrue inexpérimentée et, de surcroît, pas très pressée, ressentit un brouillard Cela le submergea. Il était impératif qu'il obéisse aux ordres ; pourtant, permettez à un étranger Entrer dans le château sans escorte ? Un manquement au devoir impensable ; cependant, il était tout aussi impératif qu'il obéisse à la voix douce — et à l'ordre dans les yeux étincelants.

« Les visiteurs sont escortés. Je dois... »

« Est-il possible, » interrompit le prêtre, « que je ne vous aie pas vu absent de votre poste ? Est- il possible, de même, que vous ne m'ayez pas vu entrer ? Écoutez-moi, garde ; considérez-moi comme un simple coq paisible au repos. Il est tard, je suis las. Comprenez-vous ce que je veux dire ? » Détournant le regard, le garde répondit : « Je comprends ... comme vous le dites, alors. Je ne vous connais pas. »

Je ne vous ai pas vu non plus.

« Un mensonge fait avec de bonnes intentions n'est pas un mal. Bravo. Je veillerai à ce que la faveur soit triplée », dit le prêtre en tapotant l'épaule du garde avec un rictus que le soldat ne remarqua pas. **Il disparut sous l'entrée voûtée et se laissa glisser dans les couloirs silencieux de**

le château. Le prêtre arriva à un coin de rue, et en le contournant, ses traits et ses vêtements étaient brusquement changés, métamorphosés en une forme totalement différente. Au lieu d'une robe, il portait l'armure de combat d'un chevalier français. Sur sa poitrine brillaient les incrustations d'or et de pierres précieuses. Blasi Cross. Il tourna à un autre coin de rue et traversa placidement un mur de pierre, son visage gainé d'armure se fondant dans les pierres massives sans un bruit.

Dans la chambre du cardinal Jean-François Blasi, une tapisserie murale frémissait un instant lorsque la silhouette du chevalier traversa les pierres massives du mur. Le cardinal se retourna et gémit dans son lit doré, les yeux révulsés par le mouvement des traits d'un paysage cauchemardesque. Jean-François roula sur l'immense lit, prisonnier d'un rêve où il chutait à toute vitesse. Soudain, il haleta et se redressa d'un bond, les yeux écarquillés. La sueur perlait sur son front. Le cauchemar, une fois découvert, s'enfuit de la pièce. Soulagé, les épaules du cardinal s'affaissèrent et il se laissa retomber sur le lit, ses yeux se fermant lentement – puis se rouvrant brusquement. Le cauchemar n'était pas terminé. Il se redressa, le cœur battant la chamade. Étrangement, dans sa poitrine. Là, dans un coin de la pièce, se dressait la silhouette sombre d'un chevalier en armure.

« Qui va là ? » siffla François, la terreur lui nouant la gorge. L'ombre pénétra dans le

Le clair de lune filtrait à travers la fenêtre ouverte.

« Jacques... » balbutia François. « C'est toi, Jacques ? » Ses mains se portèrent à son visage, sous le coup de la stupéfaction.

« C'est moi, Jean-François. Avez-vous bien profité de votre voyage ? » Le chevalier semblait arborer un sourire malicieux.

« Oui, absolument ! J'ai prié pour vous. Comment allez-vous ? Et René ? »

« René prêche, comme toujours. Il a jugé préférable que je ne vienne pas te voir — il a jugé

« Cela pourrait vous perturber. »

« Oh non, » mentit François. « Pas du tout ! Il faut absolument que tu lui dises de venir. Dis-le-lui, Jacques. »

« Je suis venu vous avertir d'une chose horrible, François », murmura précipitamment le chevalier.

« La France tombera aux mains d'Édouard d'Angleterre en l'espace de vingt ans seulement.

Édouard obtiendra le soutien de nombreux seigneurs français. Il viendra de l'ouest et du nord et gagnera le cœur de la Bourgogne. Il divisera la France. »

Tout à fait perplexe, le cardinal répondit : « Même si la plupart des seigneurs de France s'alliaient à Édouard, comment pourrait-il être victorieux ? Il n'a pas d'armée capable ! »

« Il le fera », dit le chevalier d'un ton sec. « Il a conclu un pacte avec le Diable. C'est le Diable en personne qui révèle à Édouard les secrets de la guerre ! Édouard s'emparera de notre patrie, Jean-François, à moins que vous ne l'arrêtiez avant sa campagne – à moins que vous ne l'arrêtiez maintenant. »

François était pris de panique. « C'est de la folie ! Je ne peux pas empêcher de telles choses. Si je parle à... »

« Quelle sainteté ! Il va me rendre fou ! » dit-il à juste titre. « Vous et René, ne pouvez-vous pas empêcher ces événements ? »

« Toi seul peux arrêter ces événements, François. »

« Je ne peux empêcher la volonté d'un roi, Jacques. Je ne peux pas non plus commander au diable. Je ne suis qu'un serviteur de... »

« Écoute-moi, François. » La silhouette sombre, indignée, s'approcha. « Le Conseil des Apocryphes ; tu en as entendu parler ? »

Le cardinal se raidit légèrement. À contrecœur, il avoua : « Oui , mais seulement des bribes de vérité. Et alors ? »

« Ils cachent des secrets, une arme capable de détruire le roi d'Angleterre. François, tu dois t'emparer de cette arme et la déchaîner contre lui. Mais avant tout, tu... » Il faut apprendre à s'en servir correctement. Ce savoir se trouve dans les archives des Apocryphes, dans ce que certains appellent les Traductions de Naramsin. Dans ces pages, vous découvrirez la conception et le fonctionnement de cette arme.

« Et comment suis-je censé mettre la main sur ces choses ? » demanda François, sceptique. « Les archives sont bien gardées. Et ils utilisent des mots de passe pour y accéder. Je ne connais pas ces mots, Jacques ! Les archives sont réservées au Conseil. »

« Le diable murmurer ce secret à l'oreille d'Édouard, et Édouard partira à la recherche des Rouleaux de Naramsin. Grâce à eux, son pouvoir surpassera même celui du Saint-Siège. » Il s'emparera de toute la France si vous n'écoutez pas mes paroles. François, vous devez agir. Si ce n'est pour la France et l'Église, alors pour vos frères : que nous soyons tombés avec honneur et justice. Même des anges sont tombés pour que la volonté de Dieu soit faite. Si d'autres doivent tomber pour que d'autres vivent, telle est Sa volonté.

François se souvint de son cauchemar. « D'autres ? Qui doit tomber ? »

« Même le Christ est tombé pour que d'autres vivent. Je dois vous quitter, François. » Le chevalier se détourna. « Encore un instant ! » s'écria François.

Le chevalier se retourna et esquissa un sourire. « Vous êtes François de France. Au nom de Dieu, sauvez la France. Sauvez-nous tous. » Il se retourna et disparut à travers le mur. « Attends ! Non ! Jacques ! Jacques ! » François bondit de son lit, poursuivant la silhouette fugace. Il traversa son appartement en courant et ouvrit la porte d'un coup, se retrouvant dans le couloir. « Jacques ! » Pourtant, les longs couloirs étaient déserts.

Le visage de son frère avait déjà traversé le couloir, franchi le mur du fond et pénétré dans le parloir d'un prêtre . Il tomba à genoux. « Jacques ! Reviens ! » sanglota-t-il. Les portes s'ouvrirent en grinçant tandis que des invités aux yeux lourds passaient la tête par l'entrebâillement.

Un prêtre endormi s'agita au cri entendu à l'extérieur de ses appartements, mais ses yeux ne s'ouvrirent pas.

La lampe à huile de chevet éclairait le livre des Écritures, posé face contre la poitrine de l'homme, les mains entrelacées. Le chevalier se tenait au pied du lit, le regard fixé sur le dormeur. Lentement, les plaques de son armure se fondirent dans la peau luisante d'une femme aux formes généreuses, pâle comme la mort. Ses yeux, ses ongles et sa longue chevelure sauvage étaient d'un noir d'ébène. Elle incarnait Ève, pure et impudique ; elle était la source de la chute de toutes les femmes – et de la défaillance de tous les hommes. Elle était Lucifael. Elle s'arrêta près du prêtre, souriante. De sa bouche pâle s'échappèrent les voix de nombreuses femmes : « Quel gâchis pour un homme d'être seul – surtout pas sous mes ordres. Mais bientôt. »

Le prêtre grimaça, gémissant dans son sommeil, et se tourna sur le côté. Les Écritures ouvertes roulèrent sur le sol et son talon nu les écrasa lorsqu'elle franchit le mur extérieur du château, ne laissant derrière elle qu'un rire profane fantomatique pour troubler le saint homme dans son rêve.

Et le rire de Lucifael était tout à fait mérité — moins d'un mois s'écoula avant que la graine maléfique ne prenne racine.

Château Mallow ~ Ville d'Avignon ~ Mai 1347

Contrairement au Château Rouge, qui appartenait au Collège des cardinaux, le Château Mallow d'Avignon appartenait au Conseil des Apocryphes et était la résidence des cardinaux Basiliste et Léan. Léan étant en mission papale en Angleterre, le cardinal aîné était seul au Château Mallow. Dans son appartement, Basiliste dormait profondément. Sur son bureau, Une lampe à pétrole presque éteinte peinait à produire une flamme, projetant des ombres vacillantes sur une plume et un encrier voisins, ainsi que sur une lettre composée portant ces mots :

Mon très cher cardinal Lean ~

Pardonnez mon manque de courage, mais la plus grande crainte s'est abattue sur moi. Mon âme. Je suis désormais convaincu que la mort du cardinal Xavier n'était pas fortuite et que des forces obscures œuvrent contre nous. Elles cherchent à s'emparer de ce que nous protégeons. Je vous en supplie, retournez immédiatement à Avignon. Et ensemble, nous insisterons pour être reçus en audience par Sa Sainteté le pape Clément. Il faut l'avertir des dangers. Hâte -toi, mon ami. Je commence à craindre pour ma propre sécurité.

Au service de Sa Sainteté ~ Cardinal Basiliste

Une brise fraîche éteignit la flamme tandis que la vitre arrière s'ouvrait doucement sur une silhouette mouvante. Un garde renégat se glissa dans la chambre de Basiliste et s'assit à califourchon sur lui, lui plaquant la bouche d'une main brutale . Puis il dégaina un poignard et murmura les questions qu'on lui avait ordonné de poser. Basiliste se débattit, mais il était trop faible pour ce soldat robuste. D'une voix rauque et menaçante, l'intrus lui intima l'ordre de ne pas crier, la froideur de l'acier contre sa nuque rendant la menace évidente. Le soldat retira sa main et attendit des réponses.

Basiliste, défiant le regard, fixa la silhouette qui se détachait, sans dire un mot. Le couteau se dirigea lentement vers l'œil gauche du cardinal , y laissant une légère entaille de sang. Basiliste serra les dents. Ses dents se crispèrent et il ne laissa échapper aucun son. La main se referma sur sa bouche, enfonçant sa tête profondément dans l'oreiller. De tout son poids , le garde maintint la poitrine de Basiliste sous le poignard, plantant la dague dans la chair tendre sous son œil. Basiliste hurla du nez tandis que la lame raclait les parois de son orbite. Le garde jeta l'œil au sol. Le vieil homme avait perdu une partie de sa combativité ; le soldat l'informa qu'il lui restait encore un œil pour négocier.

Basiliste prit aussitôt la parole et raconta tout ce qu'il savait. Lorsqu'il eut terminé, le garde lui demanda de répéter les mots de passe codés pour s'assurer de leur exactitude. Sanglotant, il jura avoir dit la vérité ; pourtant, le couteau glissa dans l'œil droit du cardinal . De nouveau, Basiliste hurla contre la main froide. De nouveau, on lui demanda de répéter. Les mots. Il haleta et balbutia : c'étaient les mêmes. Convaincu d'avoir obtenu les informations qu'on lui avait confiées, le garde se laissa tomber sur la poitrine de Basiliste , lui coupant le souffle. Et lorsque le cardinal se tut, l'assassin se glissa par-dessus le rebord de la fenêtre et disparut dans le silence de la nuit.

Quelque temps plus tard, il retrouva son commanditaire au lieu secret convenu après l'horrible événement. Une bourse de cuir changea de mains, et le tueur à gages quitta la porte ouest d'Avignon et traversa le pont du Rhône. Mais avant même d'avoir parcouru un kilomètre, un voleur averti, à l'affût, armé d'une épée, lui trancha la tête – et sa bourse. Les preuves de cet odieux meurtre disparurent dans la campagne française. Et son auteur, le cardinal Jean- François Blasi, détenait désormais la clé des secrets du concile des Apocryphes et, par conséquent, des deux monastères jalousement gardés : Gardiens et Canello.

[Fin du chapitre 2]



Cette œuvre littéraire a été créée d'exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~